

Journal d'Ithaca. Peut-être est-elle dans une nouvelle édition revue, corrigée et considérablement augmentée par l'auteur ? Non vraiment, car sans le bienheureux *pliff* qui vient de lui être donné, l'unique édition dont M. Roebuck se soit rendu coupable ne se serait épuisée que lentement, sous la dent rougeuse des vers, dans la poussière de quelques bibliothèques. Force a donc été de reconnaître que la révélation du journaliste d'Ithaca était le *biais* le plus éhonté que se soit jamais permis la presse américaine, si courtoisement d'ces jeux d'esprit. C'a été alors aux dévotés leur tour de faire de l'indignation vertueuse contre les whigs dont les baïonnes politiques descendent jus qu'à d'aussi horribles calomnies, dont l'habitude électorale n'hésite pas à recourir à d'aussi lâches moyens. Mais à mesure que la vérité s'est révélée dans tous ses détails, les deux partis ont eu, dans cette affaire, chacun sa part de honte et de confusion. Car il est établi, jusqu'à preuve contraire du moins, que si c'est un journal whig qui a fait la faute de prêter sa publicité et son enlèvement éditorial à cet ignoble mensonge, c'est un démocrate qui a eu l'étrange malice d'imaginer le fer rouge et d'en marquer à l'épaulé Les esclaves de M. Polk. Oui, c'est un démocrate, voire même un juge de paix démocrate, voire même un examinateur en chancellerie nommé par le sénat et le gouverneur démocrate d'Albany, c'est M. W. Lyon, en un mot, qui, suivant *affluavit* en bonne et due forme reproduit par les journaux, après avoir écrit de sa propre main la prétendue page de Roebuck, a chargé un certain D. McKinney de la recopier et de la porter au *Chronicle* d'Ithaca.

Voilà tout le secret de ce grand scandale, de cette étrange mystification qui devrait bien servir de leçon à l'un et à l'autre parti et les faire renoncer à cette étrange manœuvre électorale, que nous pourrions appeler le *faux en écriture politique*, car whigs et démocrates en sont venus à se fier un jeu de ces fabrications. Pendant que se débrouillait Pinobrogia Roebuck, les journaux démocrates s'amusent à mettre en circulation une prétendue lettre d'Henry Clay à M. Cassius Clay, son homonyme, lettre qu'ils auraient, disent-ils, ramassée sur le pavé de la rue, et dont les whigs n'ont l'authenticité, ou qui du moins, disent-ils, n'est jamais arrivée à son adresse, de sorte que si les démocrates ne l'ont pas fabriquée, ils l'ont volée. D'un autre côté, les fâchés whigs reprochaient, il y a deux jours, avec des commentaires d'indignation, une lettre par eux attribuée à l'un des chefs de l'*Empire Club* démocratique, et le lendemain cette lettre était dénoncée comme fautive par celui auquel on l'a prêtée. En attendant que le code pénal américain s'arme d'un juste élan contre tous ces faussaires politiques, whigs et démocrates, l'opinion publique, dont ils sont justifiables, doit leur infliger la réprobation et les renvoyer dos à dos.

LA FRÈRE BLANCHE.

Le voyageur qui va de Paris à Brest, dans les premiers jours de juillet, s'étonne du spectacle qui s'offre à ses regards, à mesure qu'il approche de la petite ville de Guingamp. Aux deux bords de la route, sont agenouillés çà et là ou couchés sur de pauvres grabats de paille ou de fougère des aveugles, des paralytiques, des malades, des infirmes de toute nature, montrant à l'œil du passant leurs plaies et leurs membres estropiés, en implorant sa pitié par leurs gémissements. Une foule de passants, groupés par familles et par cantons, s'avancent au milieu de ce cortège de la misère et de la douleur. Les femmes, faisant bande à part, récitent à haute voix le rosaire; les hommes chantent des cantiques en langue bretonne. De distance en distance s'ouvre sur le chemin une tente ou une cabane de feuillage, dans laquelle est dressée une longue table recouverte d'une nappe blanche : un pain de froment, cuit la veille, un cône de beurre ouvragé, qui figure un clocher gothique ou tout autre symbole religieux, s'élève dans une assiette ornée de fleurs peintes en couleurs éclatantes, une cruche de *chysiré* (d'hydromède), breuvage favori des anciens Bretons, et deux bûches rustiques en bois invitent le voyageur à entrer pour réparer ses forces. Mais ce qui paraît de nature à les réparer encore mieux et qui étonne le plus le voyageur, c'est la vue d'un brasier lointain, allumé comme un phare sur la plateforme d'une tour, pour le guider la nuit vers le but de son pèlerinage.

Telle est la physionomie que présente le chemin du Pardon de Guingamp, la veille du premier dimanche de juillet, et qu'il présentait cette année. En entrant dans la ville, les pèlerins se rendent sur la place publique, à l'est émité de laquelle jaillit une fontaine placée sous la protection de Notre-Dame de-Bon-Secours. Rien de plus élégant et de plus utile à la fois que cette œuvre d'art, exécutée au milieu du quinzième siècle par les ordres du duc de Bretagne Pierre II, comte de Guingamp, et restaurée sur l'ancien modèle en l'année 1717, par Corlay surnommé le *sculpteur de Châteaulandren*. Elle se compose de trois rangs circulaires de bassins d'airain décroissant insensiblement de la base au sommet. Le premier est entouré de griffons accroupis qui laissent de l'eau par la gueule. Le second, de syrens, les bras croisés sur la poitrine dans l'attitude de la pudeur, et du sein desquelles jaillissent mille filets d'eau. Des anges ornent le troisième, qui domine la Sainte-Vierge, les deux bras ouverts. C'est à elle que les pèlerins vont rendre leurs premiers hom-

mages : ils se lavent, dans sa fontaine, les mains, le front et le visage, et, une fois purifiés de la poussière du chemin, ils se dirigent vers son église, qui faisait anciennement partie du château et était la chapelle ducal. Là, on est témoin d'un spectacle qui peut faire sourire de pitié l'homme assez malheureux pour ne pas croire, mais qui fait monter aux yeux des chrétiens les plus douces larmes du cœur. Les pèlerins se prosternent vers le seuil de la porte ; puis, se relevant et se dirigeant vers un tableau en bois peint, qui présente en relief l'image des pieds, des mains, du cœur et de la couronne d'épines du Sauveur, ils baissent avec foi ces chers et sacrés gages du bonheur de l'humanité ; ils font toucher leur front brûlant à la couronne d'épines, ils appliquent leurs mains enflées par la fatigue du voyage sur les flancs de Notre-Seigneur, et vont s'agenouiller devant deux reliquaires qui contiennent des restes des saints Pierre, Paul et Pie V, collant avec respect leurs lèvres tour à tour sur la vitre qui les protège. Plusieurs s'approchent ensuite de la table sainte. La longueur d'un voyage, quelquefois de plus de vingt lieues, joint à un jeûne de onze ou douze heures au moins, ne peut les empêcher de remplir cette sainte pratique. Ils poussent même la piété jusqu'à faire à genoux, tout épuisés qu'ils sont, le tour de l'église en l'honneur de la Mère de Dieu; mais aussi sont-ce des mères qui se dévouent à ce martyre ! J'en vis une, une vieille paysanne, — je ne l'oublierai jamais. — le cœur se foudrait en la voyant ; elle se traîna avec tant de peine ! Je m'approchai d'elle : « Vous vous tuez, ma chère femme, lui dis-je, Dieu ne veut pas que vous vous épuisez ainsi. — Et mon fils ! s'écria la malheureuse mère en sanglotant ; et mon fils qui se meurt ! » Je n'eus pas la force d'insister ; je n'y tenais plus ; je sortis précipitamment pour cacher mon émotion.

Une chapelle latérale de l'Église est particulièrement en vénération auprès des pèlerins. On la nomme la chapelle du Portail. Elle a vue sur la rue par une claire-voie, qui permet d'assister du dehors à la messe qu'on y célèbre. Tout autour, il y a des niches ogivales où sont placées les statues en granit des douze apôtres, à qui l'on avait couronné le front de fleurs et chargé les mains de bouquets ornés de rubans, à l'occasion de la fête. La statue de la Sainte-Vierge elle-même, vêtue d'une robe de satin blanc semée d'étoiles d'or et le front ceint d'un diadème en pierreries, apparaissait avec son enfant dans ses bras au-dessus de l'autel, sur un fond de draperies d'argent peintes à fresques, ornées des hermines de Bretagne : devant elle brûlaient des cierges sans nombre, don de la piété populaire ; à la voûte était suspendu un petit navire, *ex-voto* de quelque marin sauvé du naufrage par l'intercession de Marie ; aux murs, des robes et des chemises d'enfant, des bonnets de soie à carreaux, bordés de galons, comme ils en portent dans les campagnes, des petits *Jésus* de cire rose, grâces de reconnaissance et d'amour offerts par les sœurs ou les mères ; sur l'autel, aux pieds de la Vierge, une offrande non moins charmante : de blondes chavelures de jeunes filles, sacrifiées à la douce patronne des mères des enfants et des vierges, en holocauste pour un frère ou pour un fiancé exposé aux caprices des flots ou au yatagan des Arabes ; et au milieu de ces harmonieuses et si touchantes de la religion et de la nature, une piété, un recueillement plus admirables encore qui les divinisaient en quelque sorte. Ces actes particuliers de dévotion ne sont toutefois que le prélude de la grande cérémonie qui a lieu le soir, et à laquelle prennent part non seulement les pèlerins, mais toute la population de Guingamp : je veux parler de la procession de la *frère blanche*. Je ne connais pas d'association qui ait une origine plus véritablement libérale, dans la belle acception de ce mot tant de fois profané. Elle ne date pourtant pas de cette ère d'égalité dont nous sommes si fiers, elle remonte aux temps que l'on flétrit en France du nom odieux de féodaux, et qui étaient pour la Bretagne, terre où la servitude n'a jamais pu germer, une époque où les droits de tous étaient garantis par des lois. Née sous le règne de Pierre II, qui sanctionna son existence, vers l'an 1456, en acceptant le titre d'abbé laïque de la frère, elle avait pour but, dit le diplôme des confrères, dont j'ai un exemplaire sous les yeux, d'entretenir l'union et la *bonne intelligence parmi les trois états* : le clergé, la noblesse et les bourgeois de Bretagne. Sur sa bannière était écrite cette devise en lettres d'or : *Functus triplex difficultè rumpitur*, avec la traduction bretonne : *Funct tri-neud a-vech ez torrer*.

Les papes confirmèrent son érection par des bulles où ils accordaient à ses membres des indulgences ou pardons ; l'une d'elles, datée du 3 avril 1619, est ainsi conçue :

« Puisqu'il est vrai que dans l'église paroissiale de Notre-Dame de la ville de Guingamp, évêché de Tréguier, il existe depuis longtemps une confrérie de fidèles chrétiens de l'un et de l'autre sexe, de différents états, canoniquement érigée sous l'invocation de la glorieuse